

Souvenirs d'expulsion – Vie en Dordogne au Puy St Astier

Thérèse Vincent

Note du transcripteur (Pierre Besse) :

L'expulsion par les nazis des mosellans francophiles vers la zone dite « libre » (fin 1940) est un épisode moins connu en Dordogne que le déplacement massif des alsaciens, organisé dès le début de la guerre par le gouvernement français.

Les documents présentés ici ont été transmis à la SHAP par Jean-Louis Mathieu sous la forme de photos de pages manuscrites. Parfaitement rédigé, le témoignage de Thérèse Vincent a sans doute été écrit vers 2005.

Les lettres de mère et sœur de fusillés de Marsaneix qui figurent en annexe présentent des tournures maladroites qui ont été respectées et des lacunes dues à la mauvaise qualité des documents.

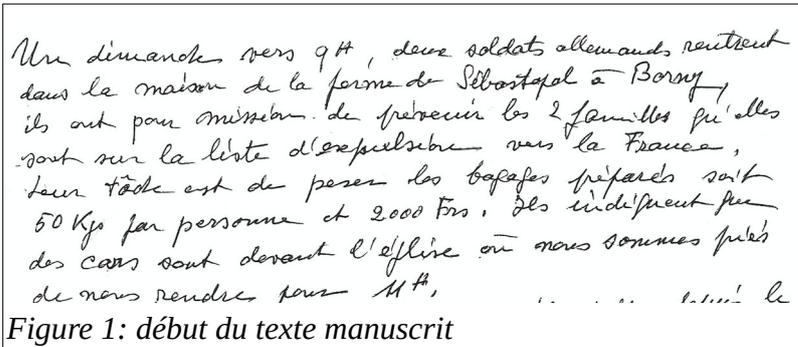
Les notes de bas de page sont ajoutées par le transcripteur pour améliorer la compréhension.¹

Expulsés en novembre 1940 :

Jean + Thérèse VINCENT

René + Ninie VINCENT² et 4 enfants : Paul (02/33), Bernard (09/34), Jean-François (10/11/36), et Geneviève (02/02/39)

Un dimanche vers 9h, deux soldats allemands rentrent dans la maison de la ferme de Sébastopol à Borny,³ ils ont pour mission de prévenir les deux familles qu'elles sont sur la liste d'expulsion vers la France. Leur tâche est de peser les bagages préparés soit 50kg par personne et 2000 Frs. Ils indiquent que des cars sont devant l'église où nous sommes priés de nous rendre pour 11h.



Un dimanche vers 9h, deux soldats allemands rentrent dans la maison de la ferme de Sébastopol à Borny, ils ont pour mission de prévenir les 2 familles qu'elles sont sur la liste d'expulsion vers la France, leur tâche est de peser les bagages préparés soit 50 Kgs par personne et 2000 Frs. Ils indiquent que des cars sont devant l'église où nous sommes priés de nous rendre pour 11h.

Figure 1: début du texte manuscrit

Nous attendions cet évènement inéluctable depuis le début de novembre et nous y préparions dans le calme mais en réfléchissant beaucoup. A la radio, les expulsés arrivés dans les lieux d'accueil donnaient de leurs nouvelles et même des conseils pour ceux qui allaient les suivre bientôt.

La première expulsion fut celle de Mgr Heintz⁴, évêque de Metz le 16/08/1940. Il a été conduit jusqu'à la ligne de démarcation et laissé sur place avec ses bagages.

Les parents de Jean et René Vincent ont été emmenés à la gare de Metz en septembre, pour partir dans un train d'expulsés. Ils se sont retrouvés dans l'Isère.

Ce n'est qu'en octobre et novembre que de nombreux habitants des villages ont été expulsés ensemble. En tout, 50 000 mosellans francophones se sont trouvés en zone libre française.

1 De nombreuses études historiques sont disponibles sur Internet. On pourra par exemple consulter des extraits d'un livre de Henri Hiegel « Les expulsions et les transplantations en Moselle de 1940 à 1945 » (<https://studylibfr.com/doc/6600917/les-expulsions-et-les-transplantations-en-moselle-de-1940...>)

2 Généanet permet de compléter les informations pour ce couple : René Vincent, ingénieur agronome, (1904-1992) Eugénie Champigneulle (1910 Amanvillers - 2020 Metz)

3 Borny est une ancienne commune de la Moselle devenue quartier de Metz.

4 Le 15 août, la procession de la fête de l'Assomption dirigée par l'évêque se transforme en manifestation francophile, pacifique mais déterminée. Dès le lendemain, l'évêque est expulsé de son diocèse vers la France par les autorités nationales socialistes. Il se réfugie à Lyon et ne peut rentrer qu'après la Libération (Wikipédia)

Les maires des communes de la zone libre ont dû improviser l'accueil et l'hébergement de tout ce monde.

Pour notre part, 4 adultes et 4 enfants, nous avons eu un compartiment de 3ème classe qui se fermait sur le couloir de la voiture.

Notre préoccupation était de rester ensemble tout le temps du voyage. Paul et Bernard ont dormi au-dessus de nous dans le filet à bagages, Jef et Geneviève sur des couvertures sur les valises. Dans la nuit, le train s'arrête, c'est la ligne de démarcation : Mâcon en Saône et Loire. Là, un cordon de soldats français présentent les armes pour nous saluer, quelle émotion !

Arrivée à Lyon : il y a un service d'accueil dont un médecin de Longeville-lès-Metz, voisins de nos parents, déjà expulsé. Nous sommes tous sur le quai, Jean et René se renseignent pour connaître notre destination. Ils parlent à un conducteur de train. Celui-ci est en possession d'une enveloppe cachetée qu'il doit ouvrir quand il aura démarré sa loco. Il sait qu'il nous conduit vers l'ouest ; et le convoi roule jusqu'en Dordogne. puis, c'est le matin, le train s'arrête, l'employé annonce que les voyageurs en provenance de tel lieu sont priés de descendre (par exemple à Razac) où on les reçoit. A la gare de St Astier, c'est pour nous et les gens de Borny. Mais nous sommes désignés avec d'autres familles pour le petit village de St Léon, distant de deux kilomètres. Jean et René demandent à des militaires de conduire femmes et jeunes enfants dans leur camion à destination (ma sœur Ninie attend son 5ème enfant). Nous, adultes avec Paul 7 ans 1/2 et Bernard 6 ans, nous marchons. Les militaires alertent le maire qui accueille tous les arrivants. Il n'a pas été informé du jour et de l'heure de notre arrivée mais le village se préparait à nous accueillir depuis 8 jours et ne voyait rien venir. Il fait toutes ses excuses.

Le maire fait connaissance de Jean et René et leur demande de l'aider à répartir les familles lorraines dans les familles qui peuvent les recevoir. Pour nous huit, cette nuit, il y a le château Talleyrand tout-à-fait vide. Puis il invite tout le monde à aller se restaurer chez Cabrol dans une petite ferme auberge. Les Cabrol sont super, ça fait du bien de se trouver en confiance, nous deviendrons amis.

Puis on revient au château avec une charrette de paille qu'on étale pour passer la nuit. Nous avons nos couvertures.

Le matin, le maire, Jean et René peaufinent les installations des lorrains. Le maire ouvre pour nos deux familles une maison avec cour et jardin fermés. C'est un officier parti en Algérie avec sa famille qu'a confié les clés de sa maison au maire pour y loger des réfugiés si nécessaire. Nous sommes comblés... Mais il n'y a pas de cuisinière pour préparer les repas, seulement un âtre, pas de bois. On nous a fourni du bois vert, ça fume. Nous achèterons une cuisinière ; La vie s'organise. Jean et René vont à St Astier, achètent quatre vélos, pour eux, et pour Ninie et moi. Au marché, il y a de tout ; les volailles se vendent par paires mais on ne trouve pas de pommes de terre. Ici la consommation est surtout la viande accompagnée de haricots blancs en grains et les châtaignes à la saison. Après s'être renseignés, Jean et René peuvent acheter des pommes de terre en Limousin. Ils informent les expulsés de Borny et leur proposent d'en commander un ou deux wagons. Après réflexions et discussions, ils en commandent 10 tonnes à répartir suivant la réservation faite par chacun. Ensuite, on fera pousser des plantes dans les jardins.

Il y a une église à St Léon, nous allons saluer le curé et nous présenter comme nouveaux paroissiens. C'est un très vieux prêtre sympathique. Il y a peu de monde à la messe le dimanche.

Nous faisons des démarches pour obtenir l'autorisation de faire venir nos parents Champigneulles à St Léon. Ils sont à Clermont-Ferrand depuis leur expulsion de Longeville-lès-Metz. Ils arrivent un peu avant Noël, heureux d'être en famille. Philippe Vincent naît à St Astier le

28 décembre dans une petite clinique. Tout va bien. Nous faisons aussi venir à St Léon Marcel Longat, sa femme Madeleine et leurs enfants Chantal et Jacques. Ils arrivent de Lourdes. Nous avons trouvé pour eux une maison à l'autre bout du village où ils s'installent.

Tous les jours, Jean et René explorent le pays en vélo dans le but de trouver une activité pour ce temps de guerre qui peut durer peut-être plusieurs années. René fait la connaissance de Mr Fautré, parisien qui a monté une exploitation de charbon de bois et serait d'accord de s'associer. L'affaire se conclut dans les premiers mois de 1941. René trouve une maison à louer à Vergt où il emménage avec Ninie et les cinq enfants.

On propose à Jean un domaine de 6 métairies qui est en friche depuis 1918-1920. Nous allons visiter les lieux. c'est le Puy St Astier, il y a une prairie au bord de la rivière Isle (15 hectares). Un chemin carrossable monte au Puy (1 km), les terres sont de chaque côté, 80 ha en tout, d'un seul tenant. Ses propriétaires parisiens vivent le pendant de la guerre dans un petit château et les bâtiments des métayers sont à 200 mètres plus haut. Nous, lorrains, ne voulons pas de métayage mais nous pouvons envisager un bail de location. Jean se renseigne. Le Crédit agricole de Périgueux offre un prêt pour exploiter les 80 ha.

Il faut acheter du fil ronce pour faire des parcs et y mettre des génisses. Il y a heureusement de l'eau. Autour des bâtiments il y a de la terre qu'on peut labourer pour y mettre du blé. Il y a une vigne d'environ un hectare, elle est productive de bons raisins. Comme les propriétaires font exploiter des carrières en bas, de l'autre côté de la rivière, leurs bâtiments sont en bon état et solides.

Une petite maison nous conviendrait pour nous loger en y faisant des travaux : plafonds, plâtres, il y a l'électricité. La vue est imprenable vers Mussidan et la plaine. une bonne fontaine est à cinquante mètres. Un terrain d'environ quatre ares, attenant à cette maison, ferait un bon jardin à côté du petit château, en contre-bas du chemin qui monte vers la ferme. Jean prend rendez-vous avec la propriétaire. Veuve, elle accepterait de louer.

Pour mettre ces terres en état de produire, il faut de la main d'oeuvre, pour faire des parcs du bois pour les piquets, le fil ronce. Plusieurs hectares de forêt font partie de la propriété. On peut faire des piquets.

Il n'y a pas de tracteur, mais Jean peut se procurer les chevaux nécessaires. Une famille lorraine expulsée est prête à venir s'installer dans un bâtiment à proximité d'une étable qui serait aménagée pour loger les vaches. Ils feraient le travail de marcaires⁵.

Il faut des outils : charrues, herses, chariots, etc.

Pendant la guerre d'Espagne, il est venu en France des prisonniers (Fronte popular) qui sont gardés et logent dans les immenses grottes⁶ (anciennes carrières, 50 hectares?) à St Astier. Jean demande aux services de main d'oeuvre de lui fournir des ouvriers espagnols. C'est d'accord. Tous les matins, un gardien vient avec une équipe pour faire des piquets en bois. Ensuite ils réaliseront les entourages avec le fil barbelé que Jean achète aux militaires. Les ouvriers viennent avec leur nourriture et repartent le soir à St Astier. Tout peut s'organiser.

Jean voit la propriétaire ; il serait d'accord de conclure un bail pour le temps de la guerre. Trois années gratuites pour remettre les terres en culture puisque tout est en friche.

5 MARCAIRE, MARQUAIRE, subst. masc. Régional. A. – (Vosges, vallée de Munster). Fromager, fermier ayant la responsabilité de l'étable et de la fromagerie

6 Les anciennes carrières de St Astier ont servi de casernement aux 134^e et 135^e CTE (Compagnies de Travailleurs Etrangers créés en avril 1939) remplacées par le 645^e GTE (Groupement de Travailleurs Etrangers (sept 1940). Elles ont ensuite abrité une usine souterraine (société bordelaise SNCASO) travaillant pour l'aviation allemande.

Nous venons habiter la petite maison qui est mise en état habitable après avoir acheté à Périgueux lits, armoire, chaises, tables, une commode, une cuisinière, un poste de radio, batterie de cuisine, etc. l'indispensable. Nous avons l'électricité et le téléphone, des bancs.

On met des vaches hollandaises dans l'étable. Je veux quelques poules, un coq, un porc.

1942 : Les allemands envahissent la zone libre, les militaires allemands s'occupent des prisonniers espagnols qui quittent St Astier pour quelles destinations ?...

Il faut trouver d'autres ouvriers. Dans les villes, c'est la pénurie alimentaire ; la Dordogne a la renommée de ne pas manquer de quoi se nourrir. Des chantiers de Grenoble cherchent comment aider leurs ouvriers à vivre. Le directeur nous propose quatre personnes sachant travailler dans l'agriculture. A nous de les loger, nourrir, payer ; ça s'organise, c'est moi qui fait les repas, ces gens sont heureux de pouvoir manger à leur faim. Ils sont bien éduqués, font le travail qui leur est demandé. Ce sont quatre hommes de 35-40 ans. Le boulanger de St Astier accepte du blé récolté ici pour pouvoir nous livrer plus de pain que la ration des tickets. Mon jardin nous fournit légumes, pommes de terre, etc.

Toute l'usine Bata de Moselle est repliée à Neuvic, à quelques kilomètres. Mr Roger chargé du ravitaillement des employés de Bata vient nous voir, il est client pour tout ce que nous pouvons lui fournir. Nous pouvons faire pousser des choux dans une partie de la terre en bordure de l'Isle. Ces choux seront transformés en choucroute appréciée des lorrains. Cela se réalise en automne.

Nous avons du lait, je fais du fromage blanc en quantité, également pour Bata. Il y a aussi des noyers assez vieux, on récolte les noix qui trouvent preneurs.

Les grenoblois repartent chez eux en 1942⁷ mais sont vite remplacés par des jeunes réfractaires qui ne veulent pas aller en Allemagne (STO). Il faut dire que la Résistance est très présente ici. A Périgueux, à la préfecture, des employés résistants nous procurent de fausses cartes d'identité pour nos employés. Nous les logeons dans le bâtiment le plus éloigné de notre maison où ils viennent prendre leurs repas. Il faut être très prudent, ils le savent bien, ils sont quatre qui travaillent, guidés par Jean. Il y a des maquisards autour de St Astier, Jean est en contact avec un groupe. Un jour, il me dit avoir transporté pour eux, avec cheval et charrette, un tonneau de vin, sans être repéré.

En 1943, au printemps, un samedi, Jean a rencontré à Périgueux Paul Albert, de Grigy⁸ qui cherche à se cacher en zone qui n'est plus libre. Enrôlé dans l'armée allemande, donc un « malgré nous », il a eu une permission avant de partir en Russie. Il a réalisé son plan. Pour que ses parents ne soient pas inquiétés, il a fait viser ses papiers au bureau militaire, pris le train à Metz, mais est arrivé à sortir par l'autre porte. Un ami l'a conduit à Pont-à-Mousson. Nous l'avons accueilli chez nous sous condition qu'il n'ait pas de contact avec les gens de Borny à St Léon et à St Astier. Nous l'avons présenté à nos autres jeunes comme étant notre neveu. Il a travaillé comme eux mais vivait avec nous.

La veille de la Pentecôte 1943, des amis résistants sont venus en vélo, à quatre, pour régler certains problèmes entre eux. Par précaution, nous avons mis des paquets de légumes sur les portebagages des vélos. Un broc de lait était sur la table. Tout à coup, par la fenêtre nous voyons une voiture militaire se diriger vers le château et très vite venir vers nous. Deux officiers se présentent, l'un tire immédiatement la prise de contact du téléphone. Ils bredouillent en allemand « qu'est-ce que cette réunion ? » ils demandent les papiers de chacun. Ils demandent à Jean s'il parle allemand,

⁷ Sans doute plutôt en 1943, le STO est instauré par la loi du 16 février 1943

⁸ Grigy est un quartier de Borny

Jean dit non. Nous disons que nos amis sont venus chercher des légumes. Quatre soldats ont retourné lits et armoires dans notre maison. Jean a été invité à les accompagner dans les bâtiments. Le gardien de la propriété a dû ouvrir un local réservé au château. Il y avait là beaucoup de literie entassée, ça a dégoûté les soldats qui couchent peut-être sur le dur. Ils n'ont pas voulu en voir davantage. Pendant ce temps, en douce, je me suis rendue dans la vigne où un jeune piochait pour lui donner la consigne de descendre vers ses camarades avec sa pioche sur l'épaule et sans courir pour les prévenir de ne pas rentrer avant que je vienne les chercher quelle que soit l'heure. Puis, officiers et soldats sont repartis sans plus nous inquiéter. Mais nous étions tous tremblants. Nos amis étaient des résistants lorrains : l'instituteur de Rozérieulles⁹ entre autres, que nous avons revu à Rozérieulles en 1946. Ils remplissaient tous une mission pour un réseau de résistance. Nous avons dû notre salut au fait que la garnison allemande de St Astier avait un accord avec la Gestapo de Périgueux qu'au cas où une inquisition militaire devrait avoir lieu, elle serait faite par les officiers de St Astier qui transmettraient à la Gestapo. Les militaires de St Astier tenaient à leur vie et voulaient éviter les représailles des maquisards. C'étaient des aviateurs moins féroces que la Gestapo. Encore sous le choc, nous avons eu la visite de l'abbé ABBE, curé de Borny expulsé avec la deuxième vague des gens de Borny à St Astier. Il venait au ravitaillement : lait, œufs, etc en vélo. En montant la côte, des soldats qui rampaient dans l'herbe se sont levés pour l'interroger. Il leur a dit en allemand « ce ne sont pas des grenades qui sont dans mon sac mais des bouteilles vides », puis il a croisé la voiture des officiers qui redescendaient à St Astier, suivis de nombreux soldats... Nous avons vraiment échappé au pire !!

Le bruit a couru jusqu'à Drancy que nous avons été arrêtés...La Providence nous a sauvés, merci mon Dieu.

On a redoublé de vigilance, continué à travailler sans arrêt car il y avait beaucoup à faire sur la ferme. J'allais à St Astier en vélo, faire les courses indispensables. Le soir, nous écoutions les nouvelles de Londres, souvent dramatiques. On avait confiance dans l'issue des hostilités mais jusqu'à quand dureraient les dangers ?

Puis, le 6 juin 44, c'est le débarquement des alliés en Normandie. Nos jeunes résistants nous expliquent qu'ils sont obligés de nous quitter, même Paul Albert, pour rejoindre l'armée secrète. Ils se rendent dans un lieu préparé à l'avance, y resteront quelques jours en attendant les ordres du réseau. Mais ce sont des soldats ennemis qui se présentent alors qu'ils dorment. Paul Albert qui comprend la langue crie à ses camarades de se sauver, ce qu'il fait, mais les autres sont fusillés devant la maison.

Paul Albert a eu la vie sauve et rejoint l'armée française. Au bout d'un certain temps, nous avons reçu une carte nous disant qu'il était à Luxeuil, blessé au pied, ensuite il a pu combattre, passer le Rhin et poursuivre en Allemagne jusqu'à sa démobilisation. Il a retrouvé ses parents, est venu nous voir en Moselle, s'est marié. Il a créé un café-restaurant à Grigy. Il a trois enfants. Il est mort ce printemps 2005, retraité à Metz-Grigy. Pendant de longues années, il faisait le pèlerinage en Dordogne sur le lieu où ses camarades ont été fusillés et où il y a un petit monument. Il a eu la Légion d'honneur.

Le 20 août 1944 (voir ci-joint les 20 pages écrites « les allemands à St Astier »¹⁰)

Au Puy, ce dimanche, je ne me doutais de rien mais j'étais inquiète. Le soir, Jean rentre et me demande si j'ai du pain, si je peux faire des omelettes pour les gens qu'il introduit dans la cuisine. Ils sont tous très fatigués. La pluie tombe. Ils ont peut-être passé la nuit dans les bâtiments après

9 Rozérieulles : village de la région de Metz, environ 500 habitants en 1940

10 Malheureusement, ces pages ne nous sont pas parvenues...Pour le récit de cette journée tragique on pourra consulter l'ouvrage de J. et S. Avrilleau « Saint-Astier : mille ans d'histoire »

avoir caché les armes dans le creux d'arbres assez éloignés des bâtiments. Toute cette journée est consignée dans les 20 pages indiquées ci-dessus.

Petit à petit, Jean a commencé à liquider toute l'exploitation, ce travail a duré plusieurs mois. Mon frère a entrepris l'expédition d'aller en Moselle pour retrouver sa ferme à Champenois, commune d'Amanvillers¹¹. Il s'informait avant de prendre un train pour savoir s'il n'y avait plus de danger. Deux beaux-frères ont fait de même. Ils voulaient préparer le retour de leur famille. C'était l'inconnu, ils ont tous trouvé beaucoup de désordre, pillage, ruines, etc.

Jean a acheté un camion. quand tout fut terminé au Puy St Astier, nous avons été vivre en 1945 à Vergt puis il a trouvé à acheter une voiture d'occasion. Le MRU (Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme) se mettait en place à Metz, la préfecture cherchait des experts pour évaluer les dommages de guerre chez les expulsés rapatriés ;. Jean a été sollicité pour ce travail qu'il a accepté. Il a prêté serment au tribunal comme une dizaine de personnes et a été chargé, muni des formulaires adéquats, de se mettre à la disposition des agriculteurs qui lui demandaient de se rendre chez eux pour expertiser ce qu'ils avaient perdu. Tout était consigné par écrit à la main. Le soir, sous sa dictée, je tapais en plusieurs exemplaires tout cela à la machine à écrire sur les formulaires prévus. Cette activité incontournable a duré plus de deux années.

Thérèse VINCENT

11 Le village d'Amanvillers est à 15 km au nord-ouest de Metz (514 habitants en 1936, 168 en 1946)

Annexe 1 : Hommage de la commune de Marsaneix à Paul Albert

Texte de Thérèse Vincent :

Il quitte de Puy St Astier après le débarquement du 6 juin 44 pour rejoindre la brigade Alsace-Lorraine formée par Malraux. Avec des camarades résistants ils se rendent à l'endroit prévu. Mais des soldats allemands les surprennent et se préparent à les fusiller. Paul qui comprend leur langue se sauve en prévenant ses camarades. Mais ils sont fusillés sur place. Lui combat jusqu'en Allemagne avant d'être démobilisé et de rentrer à Grigy. Il se marie, a une famille.

Un monument est élevé à Marsaneix en souvenir de ces patriotes morts pour la France¹².

Paul se rend tous les ans en pèlerinage en ce lieu plein de souvenirs. Il est connu à Marsaneix et en reconnaissance, la commune décide de donner son nom à la place de l'église qui s'appelle désormais « place Paul Albert ».



Figure 2: Stèle des fusillés à Martel - photo Brigade Alsace-Lorraine

Complément : Article de Sud-Ouest : cérémonie du 21 juillet 2019 :

<https://www.sudouest.fr/2019/07/25/75-ans-apres-la-fusillade-de-martel-6376263-1971.php>

Dimanche 21 juillet à Marsaneix, sur la nouvelle commune de Sanilhac, un hommage a été rendu aux neuf fusillés du 18 juillet 1944 au lieu-dit Martel. La cérémonie a eu lieu en présence de Nathalie Lasserre, sous-préfète de Nontron, du maire de Sanilhac Jean-François Larenaudie ; de Breuilh, Roland Collinet, et de Marsaneix, Christian Laroche ainsi que les anciens combattants de la Brigade Alsace-Lorraine et un nombreux public.

Se remémorer cette tragédie

Ce jour-là, dès l'aube, une colonne allemande et la Gestapo attaquaient un refuge de dix maquisards, le groupe Rasquin, stationné au lieu-dit Martel, de retour du convoyage des containers parachutés à Loubressac (46) le 14 juillet. La sentinelle endormie est tuée la première. Le refuge de ces jeunes aurait été dénoncé par les habitants d'une ferme voisine. Neuf corps seront retrouvés criblés de balles, le plus jeune avait 15 ans. Un seul maquisard, Paul Albert, réussit à s'enfuir, bien qu'étant blessé au bras gauche.

Sur le lieu-dit Martel, à deux kilomètres du village, une stèle « à la mémoire des neuf héros du maquis morts pour la France le 18 juillet 1944 », a été inaugurée le 22 juillet 1945. Jusqu'à sa dissolution, l'Amicale des anciens de la brigade Alsace-Lorraine commémorait ces circonstances, chaque dimanche le plus proche du 18 juillet.

La place du village de Marsaneix porte le nom de Paul Albert qui, chaque année jusqu'à son décès, venait, spécialement de Metz, participer à ces commémorations.

12 Gérard Chabenat, Chabot Guy, Gustave Nievenglowski, Claude Nozières, Simon Foppolli, Albert Fournier, Pierre Legouteux, René Kricq (KRIECK sur liste manuscrite Bataillon. Metz ; KRIQ sur stèle Martel ; KRICO sur stèle Marsaneix), Jacques Rasquin, tous membres du groupe Ancel.

Dimanche 21 juillet, 75 ans après cette énième démonstration de la barbarie nazie, les anciens combattants de Marsaneix ont salué la mémoire de ces fusillés aux côtés d'Olivier Peny, président de l'association La Mémoire de nos pères. Six de ses membres, tous habillés en maquisards en la mémoire des neuf victimes, ont souhaité leur rendre hommage.

L'arrière-petit-fils de Paul Albert, Axel Hussard, était présent à cette occasion pour évoquer l'histoire de cette tragédie. Le maire de Marsaneix, Christian Laroche, a tenu à rappeler que « la commune a acheté le terrain pour poser la stèle, à l'endroit même où ils sont tombés pour libérer la France du joug allemand, l'ancien propriétaire voulant la faire déplacer pour y construire une maison. Ils sont morts ici pour leur idéal, rendre la France libre, ils seront honorés ici ! »

Annexe 2 : Lettre de la mère de Simon Foppoli¹³ à Jean Vincent

Noaillac¹⁴ 15 octobre 1944

Monsieur Vincent,

Excusez-moi, j'aurai dû répondre plus tôt à votre lettre ; en même temps j'ai appris la triste nouvelle que mon cher Simon a été fusillé à Marsaneix, au milieu de juillet, avec presque toute l'équipe qui est partie de chez vous. Nous sommes allés tout-de-suite sur les lieux et après les démarches et avec les FFI de chez nous, nous avons eu la douceur de l'emporter chez nous.

Mr le maire de Marsaneix et la commune complète ont fait tous les respects et les honneurs pour eux. Ils n'ont rien négligé. En arrivant chez nous, trois communes se sont réunies chargées de fleurs et de couronnes afin de le conduire à sa dernière demeure ; les canons des fusils brillaient autour de son cercueil ainsi que les discours bien mérités. Tout ceci a bien calmé ma peine un instant mais de retour chez moi j'ai compris le grand vide qui se faisait en ma famille, rien ne pourra me faire oublier ce cher fils si brave.

Maintenant il me reste à vous demander un petit service, s'il est possible. Je n'ai aucun souvenir de lui car les boches leur ont tout pris ; je viens vous demander s'il a laissé [...] chez vous ainsi que la bicyclette, nous ne savons pas ce qu'elle est devenue. La moindre chose à lui, de si petite valeur qu'elle soit, nous ferait grand plaisir. [...] Charles qui se trouve chez nous avec une longue permission, pense aller vous voir après les semailles avec l'espoir de votre [...] vous et votre dame [...] Il ne reste que de vous remercier de tout ce que vous avez fait pour [...] enfant.

Tous mes respects avec mon cœur plein de douleur.

Dominique Foppoli

Noaillac par Hume (Gironde)

13 Simon Foppoli est l'un des fusillés de Marsaneix

14 Noaillac, commune de Gironde près de La Réole (ne pas confondre avec le hameau du même nom à St Astier, cf signature de la lettre

Annexe 3 : Lettre de madame Marcel Chrétien¹⁵ à Mme Vincent

Pagney-derrière-Barine¹⁶, 27 février 1945

Chère Madame,

Ayant eu des nouvelles par Mme Crétin au sujet de mon frère René, je vous serais très reconnaissante chère Madame si vous pouviez me donner de plus amples renseignements au sujet de sa mort si tragique.

Je vous dirai que le 15 juillet nous avons reçu, venant de Périgueux de l'argent que nous envoyait un monsieur Jean Emard 42 cours Fénelon au nom de Mr H[...] Jules. Depuis ce moment là nous ne savons quoi penser. J'avais envoyé une lettre, tout est revenu.

Je vous dirai chère Madame que [...] mêmes moments de la mort de...

...les allemands ont fusillée ma belle-sœur¹⁷ à bout portant à la frontière suisse. Etant lieutenant d'espionnage elle nuisait trop à ses messieurs.

Que de moments cruels nous avons passé. Ayant à ma charge mon père qui est âgé et malade et un frère aveugle, pensez que quand Mme Crétin est venue nous apprendre la triste fin de René quel gros deuil a été le nôtre.

Chère madame, pourriez-vous me dire si c'est sur la commune de St Astier que René est enterré car la mairie de Pagney n'a rien reçu comme avis de décès car je voudrais faire les démarches pour que René rentre au cimetière de chez nous.

Aussitôt que j'aurai les papiers nous irons, mon mari, mon frère et moi, jusqu'en Dordogne vous remercier de la gentillesse et des bontés que vous avez eu pour René. Nous vous en avons une reconnaissance éternelle.

Veillez accepter madame et monsieur nos sincères amitiés.

Madame et monsieur Chrétien Marcel
Pagney-derrière-Barine
par Toul (Meurthe et Moselle)

15 Mme Chrétien est la sœur de l'un des fusillés de Marsaneix : René Kriegq ou Kricq

16 Pagney-derrière-Barine : commune de Meurthe et Moselle, à 4 km de Toul, 402 habitants en 1936

17 Suzanne Kricq (dite Régina), née le 11/07/1900 à Toul, exécutée le 3 juin 1944 à Saint-Dizier-l'Evêque, médaille de la Résistance (JO du 17/05/1946), une rue de Pagney-derrière-Barine porte son nom. Sa notice biographique est disponible sur Wikipédia

Annexe 4 : Lettre de Mme Chrétien à M et Mme Vincent

Pagney-derrière-Barine¹⁸, le 22/03/1945

Monsieur,

Faisant réponse à votre aimable lettre nous donnant de plus amples renseignements sur la mort de René.

Monsieur, je vous dirai qu'aujourd'hui nous venons de recevoir l'avis officiel du bataillon Strasbourg¹⁹ nous disant que René a été fusillé le 17 juillet 1944 aux environs de Marsaneix. Maintenant je [suis] vos bons conseils, j'ai écrit au maire de la commune et je vais faire les démarches à la sous-préfecture pour savoir si l'on peut faire le transfert du corps de la Dordogne à Pagny.

Monsieur, je viens pour toute la famille, vous remercier de toutes les bontés que vous avez eu pour René et pour les prières que nous avons faites ensemble pour le repos de son âme.

Je vous dirai que pour moi, René était comme mon enfant car depuis la mort de notre chère maman, c'est dans notre foyer qu'ils sont venus, étant seule fille sur 6 enfants, j'ai remplacé notre mère.

Vous me dites que quand vous reviendrez dans la Lorraine que vous passerez nous voir. Cela sera un réel plaisir de pouvoir causer un peu de René.

Je vous dirai que ayant habité Montigny-lès-Metz pendant 4 ans, nous connaissons très bien Borny-les-Metz, quel beau pays. Je l'ai regretté beaucoup. Marcel était au dépôt de Prescaty, maintenant revenu à Toul.

Quand nous irons en Dordogne [...] votre aimable invitation et je serai heureuse de faire votre connaissance et celle de Madame Vincent.

Pour la valise de René, gardez-la, si nous allons vous voir nous la prendrons car j'ai peur en l'expédiant qu'elle soit perdue.

Monsieur, pouvez-vous me dire si René a été enterré dans un cercueil car nous ne faisons que d'y penser.

Veillez agréer Monsieur tous nos remerciements et nos sincères amitiés.

Madame Chrétien Marcel
Pagney-derrière-Barine
par Toul (Meurthe et Moselle)

18 Pagney-derrière-Barine : commune de Meurthe et Moselle, à 4 km de Toul, 402 habitants en 1936

19 Au sein de la Brigade Alsace-Lorraine (commandée par André Malraux et le lieutenant-colonel Jacquot), le bataillon Strasbourg regroupait des maquisards de Dordogne sous les ordres d'Antoine Diener-Ancel.